

PREFACE

Le travail de Rose-Marie Arbogast est exemplaire à plus d'un titre. En premier lieu, il constitue l'une des premières études synthétiques concernant les rapports de l'homme préhistorique avec le monde animal. Plus particulièrement, les données qu'il étudie sont issues de cette archéologie de sauvetage dont on a tant de fois salué le développement sans précédents et si longtemps attendu, mais dont on a souvent craint que, faute de moyens matériels et humains, une bonne partie des résultats ne puissent jamais être exploités scientifiquement. A cet égard, Rose-Marie Arbogast est également caractéristique de cette nouvelle génération de chercheurs, qui ont dû en grande partie, pour répondre à la formidable demande de ces fouilles de sauvetage, à la fois se former eux-mêmes, mais également assurer leurs moyens de travail en dehors du cadre d'institutions stables. Comme on le sait, c'est en grande partie hors de ce cadre institutionnel que sont assurés, non seulement les travaux de terrain, mais une grande partie des études liées au paléoenvironnement.

Précisément, le présent travail offre une réponse claire aux discussions sempiternelles quant aux difficultés de l'interdisciplinarité et de la collaboration entre archéologues et naturalistes : la double formation, à la fois archéologique et naturaliste, bien qu'elle soit la voie la plus difficile, est la seule à répondre au problème posé. En effet, Rose-Marie Arbogast met certes en oeuvre toute la batterie d'études dont disposent désormais les paléozoologues, depuis l'identification d'espèces particulières, l'ostéométrie, les statistiques, jusqu'à l'étude des formes d'élevage et des techniques de boucherie. Mais ses résultats débouchent sans cesse sur des conclusions proprement archéologiques et historiques, dont l'auteur maîtrise parfaitement la portée. Désormais, les données zoologiques ne pourront plus jamais être confinées dans des « annexes » décoratives et surajoutées.

Ainsi, l'un des débats actuels quant à la néolithisation de l'Europe oppose les partisans, souvent qualifiés de « diffusionnistes », d'une colonisation traditionnelle, et ceux qui recherchent des formes plus complexes d'adaptations, de mélanges, d'emprunts, de domestications sur place, etc... Dans ce cas précis, la réponse de la paléozoologue va clairement, en connaissance de cause, vers la première hypothèse. Pour les bovidés, l'ostéométrie sépare sans ambiguïté les aurochs des formes domestiques, sans montrer d'individus intermédiaires. Pour les moutons, mais aussi pour les chiens, l'absence de variabilité suggère une adaptation acquise de longue date. Plus généralement, la petite

taille des animaux domestiques reflète bien une domestication déjà vieille de plusieurs millénaires, et la diminution régulière de la taille des bovidés est parallèle à la chronologie. La chasse reste constamment marginale.

Symétriquement, certains résultats viennent nuancer ce tableau en montrant des évolutions culturelles particulières. La taille plus grande des moutons du courant méridional chasséen résulte bien d'une histoire différente. L'accroissement de la taille des suidés du Michelsberg présents sur le site de Mairy suggère la mise en place de processus de sélection. On débouche alors vers des conclusions d'ordre ethnologique, aussi bien quant aux manières de table et de découpe, qu'aux techniques d'élevage, avec notamment l'apparition de la castration. Le cas de Mairy, qui ne peut être considéré comme un simple site d'habitat, est l'occasion d'étudier ces dépôts exceptionnels, liés notamment à des pratiques de redistribution de la nourriture carnée.

Les données traitées ont souvent un caractère presque exceptionnel, notamment avec la présence de crânes entiers, qui permettent une analyse très fine des formes représentées. Certes, l'échantillonnage ne saurait être représentatif de l'ensemble du Néolithique de la moitié nord de la France. Sa constitution résulte en particulier des circonstances : l'Alsace est particulièrement bien représentée, le Bassin parisien plus sporadiquement. C'est que Rose-Marie Arbogast ne pouvait prétendre tout traiter en une seule fois. Elle a en cours des études nouvelles, tout comme plusieurs de ses collègues, qui presque tous appartiennent désormais à ce même profil scientifique original et fécond. Sans nul doute, et par rapport à cette longue suite de travaux à venir, son étude constitue désormais une référence avec laquelle il faudra compter.

Jean-Paul Demoule

Février 1992